

LE PETIT PRINCE

Ils sont tous partis au Grand Séminaire pour le Jubilé. Tout ce qui les intéresse, c'est la nourriture distribuée après l'ordination! Je n'irai pas. Il y a encore du mil à piler! Un peu de calme, enfin! La dernière fois que le village s'est vidé comme ça, c'était après l'assassinat du Capitaine, tout le monde était sur la route pour jeter des pierres sur la voiture de Blaise. Le lendemain matin, mon père m'emmenait au Séminaire. Une demi-douzaine de séminaristes étaient arrivés de Ouaga et il leur fallait quelqu'un pour s'occuper de leur linge et nettoyer leur chambre.

l'avais quatorze ans et pour la première fois, je couchais dans un petit lit étroit au matelas tellement mou que je passai la première nuit par terre à pleurer en silence en pensant à mes petites sœurs que l'obscurité totale de la nuit terrorisait et à qui je parlais tout doucement, jusqu'à ce qu'elles s'endorment, rassurées. Nous étions quatre à dormir dans une chambre à côté du réfectoire. J'étais la plus jeune. Chacune s'occupait d'un bloc de six chambres où logeaient les jeunes séminaristes. Les miens venaient d'arriver de Ouaga. Ils passaient leur journée assis à écrire et à écouter un homme en robe noire. Parfois l'un d'entre eux se levait pour répondre à une question. Je les apercevais lorsque je longeais la salle de classe pour aller chercher de l'eau au puits. À la fin de la journée, ils délaissaient leurs livres et leurs cahiers pour prendre un ballon. Ils soulevaient des nuages de poussière rouge en se courant après en poussant des cris. Ils rentraient ensuite se changer avant la messe. J'en profitais alors pour aller ramasser leurs vêtements et m'en allais à la rivière retrouver les trois autres filles. Dans l'eau jusqu'à la taille, nous pouvions parler à haute voix et rire sans nous faire gronder. Elles venaient toutes les trois du même village et travaillaient au séminaire depuis un an déjà. Notre principal sujet de conversation, c'était les garçons. Elles m'apprirent qu'une fois leurs études terminées, ceux dont nous nous occupions n'auraient pas le droit de se marier. Nous avions toutes notre préféré et je rougissais lorsqu'elles me taquinaient en me demandant des nouvelles de Zacharie. Il était

différent des autres. Grand et mince, il ne jouait jamais au ballon, mais préférait s'asseoir sous le manguier pour lire, écrire ou à parler avec les professeurs. Un soir en rentrant de la rivière, je le vis, assis sous son arbre, un livre à la main et trouvai le courage de lui parler.

« Il doit y en avoir des choses dans tes livres pour que tu passes tout ton temps plongé dedans! » Il posa son livre et leva lentement les yeux sur moi, comme s'il me voyait pour la première fois. « Tu vois, une page, c'est comme un champ que tu laboures avec une plume pour y planter des idées qui vont nourrir l'esprit comme le grain de mil nourrit le corps. »

« Ton esprit doit avoir très faim, alors! » Il partit d'un grand éclat de rire. « Oui, une faim qui ne sera jamais rassasiée. Et toi, tu n'as pas faim? Tu ne veux pas savoir à quoi ressemble le monde au-delà de Koumi? » Je n'osai lui avouer que je ne savais pas lire. « Est-ce que tu sais lire? » me demanda-t-il? « Euhh, ... eh bien, en fait ... non! » « Veux-tu que je t'apprenne? » Plus tentée par l'idée de passer des heures près de lui à respirer son odeur que d'apprendre à lire, j'acceptai. Et nous en avons passé des heures, volées à la lessive et au balayage, penchés sur le livre qu'il préférait, le Petit Prince. Une ou deux fois, sa main effleura la mienne accidentellement. Puis il fut ordonné prêtre, et partit dans une lointaine paroisse du nord. Bien des années plus tard, on nous annonça la visite de l'évêque de Ouaga. De passage pour l'ordination de trois séminaristes, il souhaitait voir le dispensaire qui avait été ouvert au village grâce à l'UNICEF et dont j'avais la charge. Je le reconnus immédiatement. Il entra, parcourut la pièce d'un œil appréciateur, puis s'approcha d'une étagère où étaient alignés quelques livres. Il en parcourut les titres et en sortit un. «Le Petit Prince!», dit-il, comme pour lui-même, un demi-sourire aux lèvres. « Oui, » répondis-je, « du mil pour l'esprit! ». Il resta bouche bée pendant quelques secondes, puis me regarda attentivement et me sourit de toutes ses dents. «Es-tu rassasiée?» me demanda-t-il? « Jamais! » lui répondis-je. Il me tendit sa bague à baiser, puis sortit dans la lumière.